

Patrick Guinand

EUGÈNE LABICHE UND *LE PRIX MARTIN*

Fünf Essays – en français

Anlässlich der Inszenierung von *Der Preis des Monsieur Martin (Le Prix Martin)*
von Eugène Labiche
bei den Schloss-Spielen Kobersdorf im Sommer 2015

I.

CUISINER LABICHE

„Pour faire une pièce gaie, il faut avoir un bon estomac. La gaieté est dans l'estomac“
(Eugène Labiche)

Labiche avait un goût prononcé pour les métaphores culinaires. Les mauvaises pièces étaient qualifiées de „queues de lapin“, et les bonnes pièces de „blancs de poulet“. Le gros comique de „gros sel“, et les obstacles ou difficultés sur le chemin de la vie, par exemple à écrire une pièce efficace, ou à continuer de mentir sans se faire pincer, de „chiendent“. Et l'on mange en effet beaucoup chez Labiche, rites bourgeois obligeant.

Labiche lui-même, d'ailleurs. Ernest Legouvé, l'un de ses acteurs fétiches, disait de lui: „Ah! Quel convive! Mangeant comme deux! Buvant comme trois! Riant comme quatre, et faisant rire comme dix!“
Un tel homme ne peut que mériter notre respect.

Pour mettre en scène Labiche, suivons donc la voie du ventre.

Sachant que les personnages de Labiche ont rarement le temps de réfléchir, que la mécanique du vaudeville va trop vite, qu'ils font dans l'instant ou la panique ce qui leur passe par la tête -en général une initiative maladroite, inadéquate, pour tenter de sauver une situation désespérée- il vaut mieux ne pas penser, et faire.
Faire, c'est-à-dire incarner, incarner cette rapidité, cette spontanéité poussée à l'absurde, incarner l'excès, ne point le surjouer, ne point le distancier. Le spectateur fera le tri.

Sachant de même que le théâtre de Labiche est une poudrière, que le moindre détail peut mettre le feu aux poudres, il faudra soigner les détails.
Un chapeau d'été brouté par un cheval, et s'en suit une folle équipée. Un fait divers lu dans un journal, et un cauchemar commence. Une petite annonce matrimoniale gardée secrète, et toute une société provinciale se débauche dans l'enfer parisien. Une rumeur anecdotique à propos d'un meurtre inexplicable à la chute de l'Aar, et tout le monde se retrouve en Suisse, comme dans *Le Prix Martin*.
Ce qui peut sembler anodin fait soudain signe, perturbe, hallucine, panique. Et déclenche le vaudeville. Le vaudeville, comme le diable, est dans les détails.

Sachant donc que détails et vitesse sont indispensables, il faudra bien huiler la mécanique.
Comme avec Feydeau, la mécanique est essentielle au jeu: une demie-seconde trop tôt ou trop tard, et une réplique trouve son effet, ou non.
Labiche lui-même le disait: „une pièce est une bête à mille pattes qui doit toujours être en route. Si elle ralentit, le public bâille; si elle s'arrête, il siffle.“

Sachant aussi que psychologie et mécanique sont souvent antinomiques, et que les personnages de Labiche sont pourtant faits de chair et de sang, parfois fort denses, même s'ils n'ont guère le temps de respirer, il faudra concilier naturalisme et excès de jeu.

La caricature oui. Avec Daumier en tête, pour Labiche, comme Sem pour Feydeau. Mais la surcharge non. La surabondance de slapsticks, par exemple, serait improductive, pléonastique, tueuse de comique. Les personnages de Labiche sont déjà naturellement surchargés, de suffisance, de vices, d'incongruité, de comique involontaire, plus réels que réels. Surréels parfois -la réalité, labichienne en l'occurrence, étant souvent plus délirante que la fiction.

Rajouter de l'excès à l'excès, ou à une normalité elle-même déjà excessive, ne servirait de rien, serait artificiel, inutile, ou tout simplement réducteur. Voire ennuyeux.

Sachant donc qu'il faut avoir toute sa tête pour jouer Labiche, mais qu'il est bon de suivre la voie du ventre, nous allons cuisiner Labiche, le *Prix Martin* appartenant incontestablement aux „blancs de poulet“, à la sauce vaudevillesque suprême, surréelle, et même, oui, surréaliste.

II.

L'ADIEU AU VAUDEVILLE

En terminant par la réconciliation de Martin et Agénor, les deux rivaux, le mari et l'amant, amis-ennemis, amis par routine, stratagème oblige (chez Labiche, „l'amant sera toujours le meilleur ami du mari“, comme le souligne Philippe Soupault), ennemis par force (le forfait ne pouvant rester impuni, au moins en apparence), devant une partie de cartes qui promet d'être infinie, non dérangée, après la disparition des deux éléments perturbateurs, Loisa la femme infidèle, et Hernandez le cousin sauvage, on pourrait estimer que le *Prix Martin* signe l'adieu au vaudeville.

Martin et Agénor, barricadés dans leur duo masculin, sans femme, donc sans adultère ni tromperie, enfin sans femme, pourrait-on dire, c'est la tranquillité retrouvée, et la fin du doute, du stress, du mensonge, du cauchemar. La fin aussi, malheureusement pour le spectateur de théâtre, de la comédie.

Avec Feydeau bien sûr, la mécanique vaudevillesque s'emballera de nouveau. Mais pour qu'un tel duo figé dans l'éternité retrouve vie et substance, il faudra attendre Beckett, réinitiant le comique avec Vladimir et Estragon, là où Martin et Agénor s'étaient arrêtés.

Beckett il est vrai, était admirateur de Labiche...

Peut-on dire que le *Prix Martin* serait donc la pièce testamentaire de Labiche?

Objectivement non, puisqu'il en écrit quelques autres après 1876, mais structurellement ou thématiquement oui, puisqu'elle fait exploser le trio constitutif du vaudeville français, le mari, la femme, l'amant, pour se réduire au duo masculin d'amis apaisés, et quasi déssexualisés.

De plus, Loisa quittant Martin pour Hernandez, l'épouse donc quittant son mari pour vivre des amours probablement torrides avec l'amant sud-américain de passage, est une exception pour Labiche -la femme ou le mari adultère rentrant habituellement dans le giron familial après quelques escapades rocambolesques.

Disons donc que si la pièce n'est point testamentaire, elle fait office de testament.

D'ailleurs à la fin de 1876, Labiche, âgé de 61 ans, confirmait déjà sa résolution d'abandonner la carrière dramatique. Deux ans plus tard, une édition en 10 volumes de son théâtre est enfin publiée, grâce à son ami Emile Augier, la reconnaissance lui est acquise, et lucide, il déclare:

„On sait que je ne repaîtrai plus, et, comme les morts ont toujours plus d'esprit que les vivants, on jette des fleurs sur ma tombe“. (1878)

En 1880 il est élu à l'Académie Française -consécration que tout littérateur français de bon sens a toujours associée à un enterrement, comme l'on sait.

Décidément oui, donc, le *Prix Martin* a toutes les qualités pour incarner ce point final anticipé, qui fait figure, avec l'adieu au vaudeville, de testament littéraire, et stylistique.

Et comme dans l'ensemble de son théâtre, après les turpitudes voltigeantes et désopilantes des intrigues vaudevillesques, les protagonistes retrouvent le temps immobile, où rien ne bouge ou ne doit bouger, la quasi immobilité donc, sans prise de risque, et tout rentre dans l'ordre, ou du moins l'apparence de l'ordre.

Finie la comédie, rien à signaler, Martin et Agénor jouent au bésigue, et Labiche a dit son dernier mot.

III.

LABICHE, LE CAUCHEMAR COMIQUE

*„Nous avons ri, nous avons fait rire, j'espère qu'il nous sera beaucoup pardonné“
(Eugène Labiche)*

Dans son Discours de réception à l'Académie Française en 1880, Labiche, l'auteur aux 170 pièces et 48 collaborateurs, en fin de carrière, avoue : le rire, c'est l'homme. Le rire, c'est lui, c'est sa vie. Il faut dire que Labiche, bravant la censure, n'aura rien épargné à ses contemporains. Et pourtant provoqué, des décennies durant, l'hilarité générale. C'est tout l'art du vaudeville.

Ce que Philippe Soupault, surréaliste français et théoricien du surréalisme, l'un des plus affûtés biographe de Labiche, reformule à sa manière: „Labiche a compris ce que le public venait le plus volontiers chercher au théâtre. Un massacre. Comme jadis au cirque. Un massacre vu d'un fauteuil sans avoir l'air d'y toucher.... Un massacre à coups d'éclats de rire.“

Et quelles sont les victimes? La société de son temps, bien entendu, ou la classe qui l'incarne: la bourgeoisie, ou la petite bourgeoisie, ses rentiers et ses petits fonctionnaires, qui ont une infinie propension au ridicule, et la bonté de fournir un bestiaire inépuisable à l'entomologiste Labiche. Et accessoirement de remplir également les salles de théâtre, pour rire de leurs semblables. Rien n'est plus efficace en effet, aux yeux de Labiche, que le théâtre-miroir. Et cela n'a guère changé. Le comique, c'est les autres, et rire de l'autre soulage bien des consciences. Et qu'ont-ils de si drôles, ces gens comme vous et moi? Ils mentent.

Ils sont tellement pris dans leurs contradictions, leurs conventions, leurs conformismes, leurs a-priori, qu'ils ne peuvent que mentir pour tenter de donner un semblant de cohérence à leur vie. Pour faire semblant. Pour être conforme aux apparences. Pour avoir l'air „de ne pas avoir l'air“. Et l'adultère bien entendu, la sexualité abondante ou défaillante ne les laissant jamais en paix, est un marqueur constant de cet art du mensonge. Ou de la dissimulation. Ce qui naturellement ne va pas sans stress, jusqu'à l'hystérie ou à l'absurde -pour cela, ils dépensent l'énergie sans compter, font preuve infinie d'imagination pour inventer les stratagèmes les plus improbables, avec constance, systématisme, et inévitables dérapages névrotiques.

Ainsi sont donc les personnages de Labiche: des champions de la dissimulation, faibles, lâches, vaniteux, avares, obsédés par l'argent, d'une intelligence limitée, égocentriques, stressés, emberlificotés dans les voies inextricables de l'imposture, jusqu'au cauchemar ou à l'effondrement, dès que le système dérape ou l'imposture se dévoile. Et même jusqu'au meurtre, ou tout au moins à la pulsion de meurtre, comme dans *Le Prix Martin*. Jusqu'à ce que tout fasse retour à la normalité, lorsque le cauchemar est enfin résolu, évacué, apaisé.

Oui, le théâtre de Labiche, tendu entre anecdote et catastrophe, entre normalité codifiée et chaos incontrôlable, est souvent aux limites du surréel, et un surréel naturellement comique: en chaque pièce gît potentiellement un cauchemar, mais un cauchemar comique, une avalanche de rires. Oui, un massacre à coups d'éclats de rire, comme le disait le surréaliste Soupault.

On ne s'étonnera donc point que Flaubert, le champion incontesté de la critique de l'imbécillité de la bourgeoisie, dont Bouvard et Pécuchet en est l'apothéose, ait nommé *Le Prix Martin* comme sa pièce préférée, „un bijou“ disait-il, dans une correspondance, après s'être époumoné en bravos le soir de la Première, le 5 Février 1876.

Aujourd'hui encore, une époque qui elle non plus n'est pas vraiment marquée par la transparence et la sincérité, comme on peut chaque jour le constater, on pourra donc sûrement trouver quelques raisons de rire avec Labiche, et pour cela, oui, beaucoup lui pardonner.

IV.

MARTIN, UNE AFFAIRE DE MEURTRE

Le coeur du *Prix Martin*, de fait, c'est la pulsion de meurtre. Naturellement, ce n'est ni Caligula, ni Macbeth, ni Titus Andronicus. L'univers en est beaucoup plus prosaïque, qui pourrait être celui du voisin d'à côté. Et le déclencheur relève simplement du fait divers, de l'anecdote. C'est en fait le terrain de prédilection de Labiche: faire d'un rien une histoire folle -voir *L'Affaire de la Rue de Lourcine* ou *Le Chapeau de paille d'Italie*.

Un homme ordinaire est l'amant de la femme de son meilleur ami. Ledit meilleur ami découvre l'affaire, et n'a plus qu'une idée en tête: tuer le rival. Le premier n'est plus

tout jeune et plutôt décati, assez improbable comme amant potentiel, lassé en fait de la gent féminine, l'autre, le mari, également plutôt mûr, vantard et pleutre, n'est semble-t-il plus vraiment en mesure de satisfaire sa jeune épouse. Jouer aux cartes semble l'échappatoire idéal, et la concrétisation d'une amitié masculine protégée de l'enfer féminin.

Mais la bête sommeille en chacun, l'amant nolens volens, comme le mari soudain promu au rang de meurtrier.

Et c'est sur cette base de pulsions endormies ou réveillées, de sexualité défaillante ou de grandiloquence meurtrière, que Labiche va exceller à construire sa comédie. Car l'anecdote initiale va prendre des proportions inattendues, entre un voyage dans les Alpes suisses, alibi pour le projet d'assassinat, et l'arrivée d'un cousin d'Amérique du Sud, force brute imprégnée des moeurs indigènes, catalyseur de toutes les pulsions sexuelles refoulées ou non vécues, et naturellement futur amant de la dame infidèle.

Petites causes, grands effets, si l'on considère qu'être trompé par son meilleur ami reste anecdotique, et que les contorsions morales et stratégiques pour parvenir à la gorge de l'Aar, le lieu du crime, dépassent le destin habituel de ces petites gens ordinaires.

Et naturellement le meurtre n'aura pas lieu, l'impuissance du passage à l'acte sera disséquée en conséquence, le retour à l'ordre „normal“, à l'amitié et au jeu de cartes, témoignera d'une consternante banalité, une sorte de tragique du quotidien, et le tartarin au machisme sauvage et triomphant s'enfuira à la sauvette. C'est la face pitoyable de l'univers comique.

Artiste de l'intranquillité et de la catastrophe, Labiche s'en donne bien entendu à coeur joie pour développer le fait divers en catastrophe naturelle, et pousser la comédie jusqu'à l'absurde, ce que le spectateur de bonne volonté ne pourra lui reprocher. Mais sa noirceur légendaire fera ici encore autorité.

La profondeur n'est certes guère au rendez-vous, sinon dans la caricature d'un microcosme social déterminé, comme dans l'ensemble de l'oeuvre de Labiche, mais l'explosion de tous ces personnages issus du monde commun, jusqu'à la perte de contrôle systématique, des situations, des sentiments, des pulsions, des codes établis, et sa résolution en noir, nous entraîne dans une escalade chromatique du genre comique qui place cette comédie au plus haut rang du répertoire.

Et après tout, il n'est pas interdit de rire de tout, de peur d'avoir à en pleurer.

V.

MARTIN ET CELIMARE

Pour comprendre les codes relationnels du *Prix Martin* (1876), il faut lire *Célimare le bien-aimé* (1863). Comme si *Martin* était l'aboutissement ou la conclusion de *Célimare* -entre temps, Labiche aura écrit une quarantaine de pièces.

Ainsi le public d'alors, habitué aux pièces de Labiche, devait immédiatement comprendre, au lever de rideau, qu'Agénor est l'amant de la femme de Martin, et se gondoler à l'idée de voir ce que Labiche allait à nouveau inventer sur cette base hyper-codée.

Il est normal donc qu'Agénor dorlote Martin, lui tienne compagnie chaque jour, joue aux cartes quotidiennement et rituellement avec lui, soit toujours là, mais qu'au fond (sans le dire cette fois-ci), il tienne Martin pour un idiot.

Et là, on retrouve le „système Célimare“, l'amant incorrigible des femmes mariées, énoncé dès le début du 1er acte dans un court monologue, quasi programmatique: „j'ai toujours aimé les femmes mariées...c'est rangé, c'est honnête.. Quant à la dépense.. rien du tout! Par exemple, il y a le mari.. une espèce de gêneur qui s'éprend pour vous d'une amitié furieuse... ça, c'est le revers; moi, j'ai toujours soigné le mari.. c'est mon système...“ (Acte 1, scène 4).

Exactement comme Célimare, qui était l'amant de la femme de Vernouillet, et jouait chaque jour aux dominos avec lui, puis de la femme de Bocardon, et se prêtait quotidiennement à la partie de bésigue (comme Agénor et Martin), cinq années durant, Agénor se plie au jeu, depuis dix ans. On peut imaginer qu'en fait, Agénor haïsse Martin au plus profond de lui, comme son ancêtre Célimare nourrit de fait une haine viscérale, et un mépris fort teinté de cynisme pour Vernouillet et Bocardon.

Et de même, pour tromper leur mari, chacune des épouses avait un signe pour signifier sa liberté, tel le billet glissé dans le chapeau de Bocardon. Et ainsi le jeu de dupes était parfaitement rôdé, comme on le voit par ailleurs avec le stratagème utilisé dans *La station Champbaudet* (1862).

La seule différence, c'est qu'Agénor est saturé de Loisa, souhaite finalement la séparation avec cette maîtresse plutôt hystérique et envahissante, mais que pourtant il reste à jouer au bésigue avec Martin, au lieu de quitter le couple sur le champ pour de nouvelles aventures, comme le ferait Célimare. Agénor serait ainsi comme un Célimare à la retraite, épuisé par une vie de stratagèmes improbables.

On retrouve ainsi sans doute la relative lassitude de Labiche, en fin de carrière, et le côté testamentaire du Prix Martin, bouclant son parcours par la réconciliation du mari et de l'amant, enfin débarrassés de la femme, l'un de l'épouse, l'autre de la maîtresse.

L'argent même, cause autrefois de toutes les ruptures, sera un terrain d'entente, même si le prix à payer pour la réconciliation est élevé -la totalité de la rente annuelle d'Agénor. Dans les pièces précédentes, comme pour Vernouillet et Bocardon, les indéfectibles et très collants amis de Célimare, dès qu'il est question d'argent (à prêter surtout), les amis partent en courant, ce qu'Agénor ne fait pas.

„Règle générale: on peut tout demander.. tout prendre à un ami.. même sa femme!... mais il ne faut pas toucher à sa bourse.“ (Célimare. Acte 3, scène 12).
Dans le *Prix*, la bourse est atteinte, mais l'amitié reste, entre hommes, enfin sans femme!